

Actuel 19.43.5

'Action' 19 Nov. 47 -

☆ LES ARTS ☆ LES SPECTACLES ☆ LES LETTRES ☆ LES ARTS

"Familles, je vous haïssais"

ANDRÉ GIDE et le PRIX NOBEL

Il y a des gloires qui dépassent l'histoire. Il restent, des décades ignorées, méconnues. Il y a l'histoire des cultures. Et, puis l'histoire des dépassements. Et, ensuite, l'heure où la tête dépasse, l'heure où la personnalité est au-dessus de l'histoire même de la gloire officielle, de la grande canonisation officielle.

André Gide a reçu le Prix Nobel. Couronnement pieusement justifié s'il n'était agi d'honorer ce style admirable, se partant sans cesse, de l'histoire des « Nouvelles ouvertures », de la « Terre de la mort », de la « Symphonie pastorale », des « Caves de Valpurga », des « Faux Monnaïeurs », ou l'immense influence libératrice sur la jeunesse que fut celle de Gide, de 1925 à 1935.

Mais que reste-t-il de ce Gide là ? Qu'est aujourd'hui le Gide couronné et le Gide officiel ? Ma foi, l'indifférence de Gide, depuis le retour de FU, R. S. S. ne lui a pas autrement été son talent. Gide écrit toujours aussi admirablement. Mais, depuis dix ans, l'anticonformisme a soulevé le caractère universel du « message » gidien. Depuis 1936, il y a un Gide figé sans vie, un Gide qui, en 1947, n'a plus le même air que celui qui, en 1936, était si vivant. Un Gide qui ne sait plus se mouvoir, qui ne peut plus se mouvoir, mais qui ne peut plus se mouvoir.

Il est toujours très é de ne pouvoir admirer pleinement, comme on le dit. Il est toujours très é de dénoncer l'impudence de ceux qui se disent tant d'imposteurs. Il est triste de voir s'être dérobé ce qui fut l'une des belles réussites de sa vie. Mais quoi ! La canonisation a commencé. Les vœux qui s'agissent avec leurs couronnes, ceux qui ont été après Corbylon, ceux qui ont été au second après le « Voyage au Congo », la bourgeoisie européenne a commencé à s'agiter — comme s'il était déjà mort — celui qui laisse dire et ne proteste plus — celui qui avait écrit pourtant en 1935 :

Chaque homme porte en soi de quoi lutter contre soi-même et le combat continue toujours actuel, entre la puissance de la machine inertie et l'élan de l'esprit, entre l'instinct et la parole et l'organe de la fermeté.

Il n'y a plus à combattre depuis dix ans. Gide ne cherche plus. Il est d'accord avec ce qui est. Adapté. Et ce dialogue a cessé.



Comment donc situer Gide ? Le moment du Prix Nobel est le moment de l'éclair de son influence réelle. Cette époque dans l'histoire ? L'œuvre de Gide se débrouille avec la vie et le réel. Ce n'est pas une œuvre regardée. Ce qui sous-entend, c'est d'expliquer pourquoi Gide n'est plus le maître des écrivains et des révoltes de la jeunesse.

Mais tout d'abord, il faut rappeler pourquoi et comment il est une grande influence libératrice. Il faut se souvenir de la querelle des « peuples », du refus de la mythologie barbare : « La Terre et les morts ». Il faut se souvenir de « Familles, je vous haïssais » à l'époque où la jeunesse hypothétique des familles bourgeoises d'ouffait les jeunes gens. Il faut se souvenir de la révolte contre l'oppression coloniale : « Voyage au Congo », « Histoire de Tahiti », épanouissement de cette révolte, l'adhésion au communisme... « Les Nouvelles ouvertures » où il était dit : « C'est dans l'adhésion que chaque affirmation s'échoue. Tout ce qui se résigne se toi prendra sur. Tout ce qui cherche à s'affirmer se résigne ; tout ce qui se résigne s'affirme. La puissance personnelle se se trouve que par le

don. Tout ce que tu ne sais pas donner te possède... Or que se propose d'écrire en soi s'écrit. Ce n'est pas cela dans les académies, mais de l'écrit. C'est à nous de le dire.

Et aujourd'hui, 10 ans après, jour du Prix Nobel, Gide déclare à l'Associated Press, en faisant allusion au communisme, et pour s'appuyer : « Je suis farouchement individualiste. » Mais n'est-ce pas cet individualisme qui est celui-là même qui « cherche à s'affirmer en soi » et que dit Gide, « n'est plus un grand individu ? » Le voilà dessiné, reconnaît-il qu'il a bien atteint devant de petits problèmes ; faisant des vœux sur les vœux d'ignominie, en agitant des considérations distinguées sur les points de grammairie, ou bien frissonnant de peur devant le monde, lui, qui auparavant frissonnait d'insolence. Oui, « Ce que se propose d'écrire en soi s'écrit ». C'est ce Gide que porte solennellement sur l'anthologie la collecte des atrocités.



A l'époque où s'écrira son meilleur ouvrage, l'œuvre de Gide n'était pas, comme on le dit, le dire les confessions, une œuvre de dévotion. Au contraire, c'était un appel direct à pour le retour aux vœux antérieurs. C'était une réaction contre l'univers artificiel du symbolisme qui s'était lui-même rompu de dévotion.

Ils s'écrit. Et c'est tout, et cela, de vouloir chercher en Gide une pensée organisée et réfléchie. Gide fut un révolutionnaire de l'intelligence. Mais il ne fut aucunement révolutionnaire de l'intelligence. Les vœux généraux de Gide, dans son « Journal », approuvés de mémoires belotiques, sont d'une grande pauvreté. Gide devait obscurément sentir cette faiblesse. Il fut heureux de s'appuyer à l'intellectualisme, et de dire un jour, à propos de Dostoïevski : « Ce qui s'oppose à l'homme ce n'est pas tout le monde que la réalisation de son vœu. » D'où la proposition des valeurs de pure sensibilité : « Ferveur, inquiétude ». D'où une philosophie « gidiennne » qui, si on voulait la réduire à quelques concepts serait une banalité ridicule.

D'où aussi les multiples et amples ambiguïtés de Gide, ses perpétuelles additions à des doctrines et des faits contradictoires ; d'où son impuissance à comprendre réellement ce qu'était l'U. R. S. S. d'où peut-être l'ambivalence finale actuelle dans les jeux frivoles de la linguistique, dans les discours vides où seule se magnifiquait une phrase éveillée encore quelque résonance, tandis que les pharisiens dénonçaient aplaudissant : d'où aussi le fait que l'œuvre de Gide est une œuvre essentiellement poétique « parlant de l'âme à l'âme » mais en rien une œuvre qui cherche à penser.

D'autre part, le message Gidien a éprouvé ses limites, ce que depuis cette guerre, les problèmes de la jeunesse, les problèmes de l'homme qui cherche une vérité qui, fondamentalement change. Le message Gidien était une « recherche de la vérité », problème essentiel de l'intellectuel de l'entre-deux guerres, qui se sentait isolé de la vie humaine, isolé des conditions dramatiques de la vie humaine, isolé des vœux, ceux qui tourmentent dans leur univers individuel et paisible, d'insolence, d'ambivalence.

Gide proposa le premier l'ouverture des instincts, des passions, le respect des conventions et des traditions, il a dit le premier : « vivez sans remords de vivre ».

Ce fut un point de départ nécessaire. Beaucoup se perdirent, mais beaucoup trouvèrent une issue.

Aujourd'hui, après cette guerre mondiale, le problème des hommes de littérature n'est plus de vivre. La vie a été reportée dans un monde futur ; guerre, révolutions, la plus grande des aventures. Nous sommes désemparés par notre expérience vécue. Le problème de la littérature est désormais : la conscience. Prendre conscience de la vie, du réel. La Gide n'est plus d'aujourd'hui. Grand écrivain, mais seulement, seulement, seulement de conscience. Au contraire ; après tout — et qui le reconnaît d'ailleurs.

Aujourd'hui l'œuvre de Gide n'a plus d'actualité, de prolongement aucun, surtout esthétique.

Gide n'a pu, depuis quinze ans, se transformer une fois de plus, ouvrir un chemin nouveau. Au contraire, il a fait marche arrière. Il retourne dans le sein des familles bourgeoises. « Après l'écrit, le livre les Retenues en action de FU, R. S. S. mon petit chéri » — « Oui, mon ami ». Donnage pour l'humanité. Donnage pour Gide. Sa vaine n'est pas l'épanouissement personnel. C'est quelque chose qui se dévot. Empêchez ou, au moins, phénix.

EDGAR MORIN.